

Le terroir, une formule rigide, ses
transformations, ses éclatements

Antoinette HALLAIRE

Georges SAVONNET *

La mise en chantier des premières études de terroir, préparées suivant les directives de G. SAUTTER et de P. PELISSIER (1), date d'une vingtaine d'années. La collection compte actuellement (décembre 83) vingt ouvrages, dont trois intéressent Madagascar, les autres l'Afrique. Cette initiative répondait à un triple besoin :

- 1 - inventaire des modes d'organisation de l'espace par le paysan,
- 2 - initiation des jeunes chercheurs-géographes aux enquêtes sur le terrain,
- 3 - présentation d'un "modèle" de recherche en milieu rural.

Si, G. SAUTTER et P. PELISSIER proposent un plan type d'étude pour faciliter la comparaison des travaux et assurer une certaine unité à la collection (l'énumération d'un certain nombre de normes à respecter peut apparaître comme une contrainte - "formule rigide" -), ils ajoutent aussitôt que "ne sont bien entendu impératives que les grandes lignes de la démarche proposée... des aménagements demeurent possibles et même

* L'introduction et la première partie de ce texte, sont de SAVONNET, G., la deuxième partie et la conclusion de HALLAIRE, A.

indispensables (2)... pour mieux adapter le travail à l'originalité de chaque cas particulier". Ainsi, après avoir respecté certaines normes présentées dans le plan-type, le géographe est invité, en utilisant des méthodes d'approche qui lui paraissent les meilleures à analyser à sa façon, les caractères originaux de son terroir et à approfondir les points qui lui paraissent indispensables à la bonne compréhension de son étude.

Nous sommes donc amené à penser que les élargissements des enquêtes qui ont considérablement enrichi les travaux (3) ne vont pas à contre-courant du modèle proposé, mais répondent bien aux vœux du projet initial.

Voyons maintenant, comment le chercheur, en fonction de ses compétences, de la complexité des milieux physique et humain de son terrain d'étude, ou de l'évolution socio-économique du monde rural etc... s'est inspiré du plan-type, l'a suivi "aveuglément" ou largement débordé. (4)

LES ETUDES DE TERROIRS EN ZONES SAHELIENNE ET SOUDANIENNE ET A MADAGASCAR.

Nous examinerons tout d'abord sous un angle général (technique, pourrait-on dire) l'ensemble des travaux ; nous nous pencherons ensuite sur les analyses des milieux naturel et humain avant d'aborder les méthodes utilisées pour présenter les systèmes agraires et les systèmes de production.

Pour simplifier la lecture de cette communication , nous indiquons parfois les études de terroir par leur numéro d'ordre (tableau ci-dessous)

- 1 - YOBRI (Haute-Volta)
- 2 - TIOGO "
- 4 - PINA "
- 5 - ADIAMPRIKOFIKRO-DOUAKANKRO (Côte d'Ivoire)
- 6 - HODOGWAY (Cameroun)
- 7 - SOB (Sénégal)
- 10 - LES ILLABAKAN (Niger)
- 11 - MAGOUMAZ (Cameroun)

- 12 - DIEPLA (Haute-Volta)
 15 - ZAONGHO "
 16 - BOUA (Togo)
 I - VAVATENINA (Madagascar)
 II - AMBOHIMANAMBOLA "
 III - TSARAHONENANA "

ANALYSE GENERALE DES TRAVAUX :

L'importance du document écrit dépasse partout et largement les limites proposées dans les instructions initiales ("30 à 40 pages imprimées") ; pour les 20 travaux parus la taille du commentaire varie entre 62 p. (Mom, Cameroun) et 166 p. (Diépla).

Dans de nombreux cas, le village choisi pour sa représentativité a pu être enquêté et cartographié dans sa totalité. Toutefois, lorsque la communauté villageoise est importante, le chercheur n'a mené ses enquêtes que sur un quartier ou plusieurs exploitations (1,2,10,15,III) l'extension des résultats obtenus sur le terroir-témoin à toute une région intéresse les trois études sur Madagascar, une sur le milieu pastoral sahélien - les Illabakan - et deux sur la zone soudanienne Diépla et Zaongho.

Les enquêtes reconduites sur plusieurs années (deux, généralement), s'adressent surtout aux successions culturelles : les travaux 4,7,12, et II présentent ce suivi d'enquêtes sur deux années consécutives avec parfois une carte de synthèse relative aux changements survenus au cours des deux campagnes agricoles. L'étude sur Zaongho propose des observations avant et après les années de grande sécheresse (5). En comparant les documents cartographiques correspondant à ces deux périodes, on peut se faire une idée sur la stratégie imaginée par le paysan pour pallier les effets catastrophiques du manque de pluie et pour survivre.

Le dossier cartographique qui est un des éléments de base des études de terroir, doit être examiné avec soin : il présente deux types de documents :

- les cartes hors texte ; la plupart polychromes ; on en compte 87 pour les 14 études examinées ; leur nombre varie entre trois (Yobri, Sob, Zaongho) et 14 (Boua) ;
- les cartes, plans inclus dans le texte ; leur nombre est très

variable de 5 (Pina) à 25 (Zaongho).

Toutes les cartes sont-elles indispensables à la compréhension de l'étude ? Font-elles l'objet d'un commentaire ? Généralement, oui, nous reviendrons ultérieurement sur cette dernière question ; toutefois, on peut regretter que certains commentaires fassent insuffisamment appel aux cartes - Yobri, Zaongho - ou pas du tout pour certaines d'entre elles : carte de la végétation présentée dans Pina et Zaongho, par exemple.

La lisibilité des cartes n'est pas toujours évidente ; citons par exemple la planche 5 de Vavatenina dans laquelle le repérage des villages cités dans le texte est difficile sinon impossible. Autre exemple, la carte des cultures : lorsque les auteurs ont voulu représenter la complexité des associations végétales (6), le document cartographique hors-texte en couleur, propose un enchevêtrement de trames de couleurs différentes que le lecteur le plus attentif parvient difficilement à décrypter (1,4,12,II)(7). Par ailleurs, en comparant les cartes des cultures de différents terroirs, les signes et la couleur représentatifs des produits sont souvent différents d'une étude à l'autre, ce qui interdit dans ce domaine, toute comparaison généralisée (8).

Malgré ces défauts (ils n'intéressent que quelques types de cartes), les dossiers cartographiques sont, dans l'ensemble, d'excellente qualité. Toutefois, je n'ai relevé que trois études pour lesquelles la carte était indispensable à la lecture approfondie de certaines chapitres (Les Illabakan, Boua, Ambohimanambola) (9).

Pour les autres travaux, la carte hors-texte apparaît plus comme une illustration du texte que comme son support fondamental.

Trop souvent, le lecteur n'éprouve nul besoin de consulter la carte et se contente de l'analyse écrite (10). Il est vrai que la taille des documents hors-texte, leur encombrement au moment de la lecture, les difficultés aussi à décrypter les signes, rebutent le lecteur quelque peu pressé (11). Par contre, les cartes/figures, plans insérés dans le texte sont toujours examinés avec toute l'attention voulue. Ainsi, Sob et Zaongho comprenant respectivement 17 et 25 documents cartographiques insérés dans le texte, contre 3 seulement hors-texte, offrent une lecture facile et agréable (ce qui est loin d'être un défaut pour un ouvrage scientifique). Citons aussi l'étude sur les Kakyé (Boua) articulée

autour d'un dossier de cartes hors-texte important (15 au total) mais très maniable (leurs dimensions 60 x 26 cm facilitent largement leur consultation), représentant chacune un ou plusieurs éléments de l'analyse, facilement repérables, constitue un deuxième "modèle" à retenir pour les prochaines publications.

LES MILIEUX NATUREL ET HUMAIN :

En général, les quatorze études analysées ont adopté le même plan-type en proposant après une introduction générale sur la région, une analyse du milieu naturel, suivie de développement sur le milieu humain ; seul, Sob se singularise en présentant d'abord les paysages agraires qu'il explique par l'organisation socio-politique et foncière du groupe.

Le milieu naturel :

Fait assez surprenant pour des chercheurs-géographes, cette analyse est trop souvent plus ou moins escamotée : on s'en tient en quelques pages (moins de 10) à de vagues généralités (1,2,5, 6,9,11,16,III). Cette carence d'informations précises sur les types de sols, leur fertilité, leur fragilité... sur le climat et tout spécialement sur les caprices de la pluviométrie (répartition et quantité) limitera par la suite la portée des développements ayant trait à l'implantation des cultures, à leur rendement, à l'usure des sols ou encore à l'abandon des bas-fonds (aux terres trop lourdes et trop humides).

Trois études par contre (10,12,II) ont cependant consacré de longues analyses aux éléments les plus importants du milieu naturel (12) : ces développements apportent beaucoup à la bonne compréhension des stratégies adoptées par le pasteur sahélien comme par le paysan soudanien ou malgache, pour subvenir, ici au besoin du troupeau, là, pour assurer la vie ou la survie du groupe.

Le milieu humain :

Son analyse est généralement plus complète, mieux équilibrée : on sent le géographe plus à l'aise que dans la recherche sur le milieu physique ! Pourquoi ? L'histoire de la population, de son implantation, les études démographiques, sur l'habitat, l'habitation etc. illustrés par de nombreuses figures, des plans et parfois des cartes hors-texte(13)

donnent une bonne idée des éléments qui servent de cadre (lato sensu) à la vie du paysan et du pasteur.

Les développements sociologiques, par contre, pour ce qui intéresse tout spécialement les populations africaines (chez lesquelles l'organisation socio-politique varie largement d'un groupe à l'autre) sont nettement insuffisants pour comprendre, par la suite, l'organisation foncière, la répartition des biens économiques dans la famille, le partage des gains, l'organisation des unités économiques ou encore l'éclatement des grandes maisonnées...

Si dans l'étude sur les Illabakan, une dizaine de pages sont consacrées à ces problèmes, et 23 pages sur Diépla, on "glane" par bribes, dans Adiamprikofikro, Pina, Hodogway, Sob, Boua, à travers les développements ultérieurs quelques précisions sur les rapports sociaux entretenus à l'intérieur des groupes enquêtés ; par contre dans les quatre derniers travaux (Yobri, Tiogo, Magoumaz, Zaongho) on reste totalement sur sa faim !

A Madagascar, l'étude sur l'organisation sociale est simplifiée par le fait que le christianisme, bien implanté dans l'île depuis près d'un siècle, a gommé en grande partie les anciens systèmes de classes divisant la société. Les développements sur les nouvelles hiérarchies qui se sont fondées par la suite sur la puissance foncière (14), sont suffisants pour comprendre les analyses des chapitres consacrés aux systèmes agraires et aux systèmes de production que nous allons aborder maintenant.

LES SYSTEMES AGRAIRES ET LES SYSTEMES D'EXPLOITATION :

Avant d'aborder au fond ces deux problèmes, il paraît utile d'examiner les causes qui ont entraîné un changement d'échelle dans l'analyse des terroirs à Madagascar et en Afrique Noire : ici, élargissement rapide de la monographie à toute une petite région, là, étude centrée sur un seul village.

Le chercheur africaniste est confronté à des sociétés rurales organisées selon des règles fort complexes qu'il doit décrypter au mieux ; or, ces sociétés subissent depuis 1950 environ, de profonds changements qui bouleversent toute son organisation sociale et économique ; enfin depuis 1968, à cette profonde mutation des sociétés,

s'ajoutent en zones sahélienne et soudanienne, une succession de sécheresses qui amenuisent dangereusement les ressources vivrières du paysan et l'obligent à adopter souvent de nouvelles stratégies agraires. Ainsi, l'analyse de ces trois facteurs indispensables à l'approche du monde rural africain, nécessite de très nombreuses enquêtes, beaucoup de présence dans les villages-témoins, ce qui absorbe tout le temps du chercheur. Ce n'est qu'à la fin de ses travaux sur le village, lorsqu'il a acquis une solide connaissance de "sa" société qu'il consacra quelques jours à un "contrôle" de ses données sur les communautés voisines.

Tout autres, paraissent (à la lecture des études), les problèmes posés par le paysan malgache dont l'organisation sociale semble plus simple ; les mutations sociales, par ailleurs, paraissent être achevées, enfin les caprices pluviométriques apparaissent moins perturbateurs que sur le continent voisin. Le chercheur "malgache" bénéficierait sur son confrère africaniste d'un terrain de travail plus facile, ce qui lui permettrait d'étendre ses enquêtes sur toute la région voisine (Vavatenina) ou sur les zones de colonisation ouvertes précisément par les gens de leur village-témoin, (Ambohimanambola, et Tsarahonenana).

Les systèmes agraires :

Le dossier cartographique est à la base même des analyses. La disposition des champs par rapport au village, aux exploitations, leur forme, leur surface, leur utilisation (permanente ou temporaire) etc..., tous ces éléments sont généralement exposés avec soin ; elles font appel souvent aux développements antérieurs sur l'organisation sociale pour expliquer par exemple la forme en couronne ou en lanière des parcelles, leur dispersion ou leur concentration (Pina, Sob).

Chaque chercheur a insisté, tout spécialement sur les éléments les plus significatifs de son terroir : redéploiement des cultures et de l'habitat vers des zones vierges (Yobri), abondance des terres (Tiogo, Adiamprifikro) isolement du village (Pina) saturation du terroir (Hodogway, Sob, Magoumaz, Diepla, Boua), mauvaise utilisation des sols (Zaongho, Vavatenina) colonisation des terres neuves (Ambohimanambola, Tsarahonenana), organisation de la transhumance (les Illabakan). Par contre, on parle peu de la pseudo rotation des cultures sinon

incidemment sauf dans Pina, Sob, Diépla, Ambohimanambola.

Il est dommage que la recherche sur les associations culturelles n'ait pas été plus approfondie, pour estimer à sa juste valeur la place réelle occupée par tel ou tel produit associé (15) ; par contre le choix des terres affectées aux différentes cultures est finement décrit (tout spécialement dans Sob) ; on constate qu'en Afrique, contrairement à ce qui se passe à Madagascar, les bas-fonds sont médiocrement utilisés et les rizières sont encore rares ; on découvre même des paysans qui, pour y implanter leurs cultures sous pluie, drainent les terres fertiles des vallées (Diépla). Les habitudes alimentaires, l'absence d'outillage ad hoc, de temps aussi, la méconnaissance des techniques appropriées expliquent en Afrique des savanes ce manque d'intérêt du paysan pour la culture inondée ou irriguée, laquelle, à Madagascar joue un rôle de "moteur" dans le développement et la colonisation. Sur les fronts pionniers, les terres de vallée sont les premières mises en valeur, bien avant les sols versants destinés aux cultures sous pluie : la vallée rizicultivable est l'élément indispensable à fixer le nouveau colon sur les terres inoccupées.

La jachère tient une certaine place dans les développements consacrés aux pratiques culturelles : celles de très longue durée (10 à 20 ans) intéressent surtout les fronts pionniers (1,2,4,II,III) ; elles sont souvent absentes sur les terroirs densément peuplés (Hodogway, Magoumaz, Boua, Zaongho) ; leur régénération par la stabulation du troupeau (Sob) permettait jusqu'à ces dernières années, leur remise en valeur au bout de 2 ou 3 années de repos (16). La fumure n'intéresse généralement que de très petites portions du terroir (champ de case) ; elle ne fait l'objet de développement relativement important que là où elle est pratiquée couramment sur de grandes surfaces (Sob, Boua).

Le calendrier agricole annuel qui, sous forme synoptique présente les activités paysannes tout au long de l'année, activités agricoles mais aussi domestiques, artisanales ou sociales, apparaît dans chaque étude de terroir ; cette analyse présentée saison par saison, produit par produit, est souvent l'occasion d'une description technique de l'outil et du geste accompli pour chaque tâche. Il aurait été intéressant que le commentaire parlât aussi de ces multiples activités annexes, très importantes en saison sèche : de la cueillette des plantes, des fruits et des graines sauvages qui, au moment de la période de "soudure",

jouent un rôle non négligeable dans la quête de la nourriture. Signalons une très heureuse initiative présentée dans les Illabakan : il s'agit d'un relevé détaillé des repas consommés pendant plusieurs jours, à différentes périodes de l'année par une famille de pasteurs. Mieux que de longs développements, ce catalogue de menus, nous en apprend beaucoup sur la monotonie de l'alimentation journalière et sur la frugalité des Touaregs.

L'entraide inter-familiale qui, autrefois jouait un grand rôle dans l'accomplissement des travaux agricoles, n'est évoquée qu'en quelques lignes pour constater son abandon assez généralisé (17), aussi bien en Afrique qu'à Madagascar (18) et son remplacement par le salariat ; les informations sur les causes profondes de la désaffection de cette pratique ancienne sont rares malheureusement !

L'arbre occupe ici et là, une certaine place dans les études de terroir : comme bien de production économique (1,6,15) comme fertilisateur (7) ou encore comme appoint fourrager (7,10) (19).

Cela nous amène à parler maintenant du pasteur sahélien et de son système d'élevage fondé sur la pratique de la transhumance ; mais il s'agirait plutôt d'une stratégie que d'un système : en effet, le pasteur doit, à chaque instant, prendre des initiatives pour découvrir les meilleurs pâturages, les points d'eau abondante et, plus tard, les meilleurs marchés où il pourra troquer bêtes contre graines, dans de bonnes conditions. L'auteur insiste sur la grande compétence du pasteur à utiliser au mieux les maigres ressources du Sahel et son souci permanent de préserver le fragile équilibre écologique régional.

Les systèmes d'exploitation :

L'analyse du système foncier, élément important du système d'exploitation, se réfère souvent aux développements antérieurs ayant trait à l'organisation sociale ; en effet les structures foncières correspondent toujours à une projection sur l'espace des structures socio-politiques de la population (7,12,II,III). Le système foncier est actuellement en pleine évolution en Afrique de l'Ouest et offre toute une gamme de situations que le chercheur tente de raccrocher au passé et d'expliquer comme conséquence de l'éclatement de l'organisation communautaire familiale ou villageoise, de l'explosion démographique récente

et de la rareté des terres. Si les inégalités foncières sont en train de se creuser chez certaines populations malgaches (Ambohimambola, Tsarahonenana), le droit gratuit à la culture semble offrir chez les paysans des savanes des chances moins inégales (20).

Des analyses plus approfondies font cependant apparaître à Madagascar et en Afrique de l'ouest, des inégalités dans la qualité des terres cultivées : les premières familles installées se réservant les secteurs les plus fertiles (1,12,17,II,III) (21). Sur les fronts de colonisation, le paysan "revient" provisoirement aux règles foncières anciennes : terre gratuite à chaque nouvel arrivé, droit à la culture, lié à une mise en valeur effective, et parfois retour de la terre à la communauté lorsque le paysan abandonne son champ.. (1,4,II,III). A Zaongho et Boua, les départs vers les plantations du sud sont devenus réguliers et souvent définitifs depuis un quart de siècle.

Comme corollaire aux mouvements de colonisation qui décongestionnent les régions densément habitées, on assiste à un vieillissement des populations restées sur place : les partants sont des jeunes dynamiques en pleine force de travail ; ceux qui restent seront moins enclins à se moderniser, à innover, (Yobri, Boua, Zaongho).

Dans le même ordre d'idée, le chercheur découvre, comme conséquence à l'éclatement généralisé des structures familiales, une "atomisation" des champs, une réduction dangereuse de la force de travail des nouvelles unités économiques, lesquelles deviennent plus fragiles (Yobri, Diépla, Boua).

Les tentatives de modernisation ont rarement reçu d'échos favorables dans le monde paysan, sauf dans les communautés villageoises (Sob) et chez quelques populations à organisation sociale hiérarchisée et inégalitaire (22). Dans ces dernières sociétés, la cohésion de la collectivité (Sob) ou la relative prospérité des anciennes classes dominantes (Madagascar), leur permettent de prendre certains risques en optant pour la modernisation (culture attelée, engrais chimiques...) Encore faut-il parfois essayer des échecs et se résoudre à abandonner d'anciennes techniques valorisantes (23).

Ailleurs, l'absence de dynamisme, le repliement des nouvelles unités de production sur elles-mêmes, semblent en grande partie la conséquence de leur fragilité accrue : une médiocre moisson, c'est la

disette, deux successives c'est la catastrophe (4,6,10,11,12,15). Dans ces conditions, l'objectif prioritaire du paysan (ou de l'éleveur) est de survivre en appliquant souvent mal, les techniques ancestrales, qui, jusqu'ici avaient fait leur preuve ; l'aventure du modernisme n'est pas à leur portée. (Remarquons que la notion de disette prend un sens différent suivant les pays : à Madagascar, l'absence de riz au repas équivaut à une disette, alors que de nombreux autres produits le remplacent en quantité et en qualité ; en Afrique, la disette "c'est aller au travail avec le ventre vide...").

Les analyses quantitatives :

Jusqu'en 1964-65, les enquêtes menées par les chercheurs s'inspirent des directives du plan-type (24) et les travaux proposent des chiffres calculés à partir des surfaces cultivées et des recensements de population (Tiogo, Pina, Diépla) (25).

Plus tard, le géographe va "s'aventurer" dans des analyses statistiques plus complexes, plus élaborées qui vont lui permettre d'affiner des résultats et de mieux cerner l'économie des groupes étudiés ; trois nouvelles approches ont été ainsi proposées : étude des rendements (7,11,16,I,II,III) des temps de travaux (7,11,15,16,I,II), des budgets familiaux (7,10,15,16,I,II).

Si les chiffres relatifs aux surfaces cultivées (par habitant, par produit...) peuvent être considérés comme fiables (26), les autres, en l'absence de toute précision sur la collecte des données, les méthodes de calcul... ne permettent pas de se faire une idée précise de leur représentativité et de leur crédibilité (27). Toutefois, certains auteurs ont pris de telles précautions en spécifiant la qualité de leurs sols ou de l'irrigation destinée aux rizières (Boua, Ambohimanambola, Tsarahonenana), d'autres ont proposé des chiffres de rendement maxima et minima (Vavatenina) ; ces quelques détails supplémentaires ont pour effet de mieux situer la représentativité des données dans le contexte local.

Les enquêtes sur les temps de travail et sur les budgets familiaux ont été plus délicates à mener, principalement au niveau de la collecte régulière des informations ; pour l'étude sur les temps de travail, certains ont réussi à récapituler mois par mois des données assez précises sur le travail accompli par les adultes, dans douze familles (Magoumaz) ou deux (Boua) ; d'autres ont estimé (suivant quelle métho-

de ?, quel rythme ?) le temps passé par un actif à cultiver un hectare de tel produit (Zaongho, Vavatenina). Les mêmes incertitudes planent sur les chiffres ayant trait aux budgets familiaux (sauf dans l'étude de Boua où une enquête quotidienne a été réalisée sur deux familles pendant un an) ; dans l'étude sur les Illabakan et sur Zaongho, les chercheurs, après une enquête rétrospective mensuelle ou trimestrielle, proposent un ordre de grandeur sur les recettes et dépenses de plusieurs unités familiales appartenant à des groupes économiques de niveaux différents ; pour Sob et Vavatenina les auteurs ont présenté des bilans d'exploitation fondés sur la commercialisation des produits dits de rentes (arachide pour le premier, café et girofle pour le second).

Généralement, les données statistiques sont présentées sous la forme "fastidieuse" de tableaux que le lecteur a parfois peine à décrypter ; mais certains chercheurs ont eu l'heureuse idée de les présenter sous forme de diagrammes (Boua, Vavatenina, Magoumaz, Sob) (28), ou de cartes (Sob). (29)

Il ne fait aucun doute pour personne que les analyses quantitatives enrichissent considérablement les études de terroirs ; encore faut-il que la lecture du texte ne soit pas encombrée par de trop nombreux tableaux (qui pourraient, par exemple, être renvoyés en annexes), que le chercheur fasse preuve d'imagination pour traduire ses chiffres en diagrammes, courbes ou cartes, enfin que la représentativité des données, leur fiabilité soient confortées par des indications sur les modes de collecte des informations et les méthodes de calcul utilisées.

BILANS ET DEVENIR DES PETITS MONDES RURAUX (ORIENTATIONS POUR UN MEILLEUR DEVELOPPEMENT.)

Dans leurs conclusions, les chercheurs présentent généralement un bilan sur leur terroir-témoin, suivi de quelques réflexions sur le devenir du paysan et sur les moyens d'améliorer ses conditions de vie.

Précisons, tout d'abord, que les deux premières études (Yobri et Tiogo) procèdent d'une grande réserve sur ces deux sujets de réflexion : la première rappelle les caractères originaux propres à ce terroir, la seconde propose un essai d'interprétation sur les modes d'occupation du milieu et pose le problème du gaspillage de la terre sur front pionnier (30).

Dans les douze autres études, on découvre, dans la partie bilan un certain nombre de problèmes communs ; quelques exemples : difficultés de plus en plus fréquentes à subvenir aux besoins alimentaires (2,4,6, 11,12,15,I,III) ; lesquelles difficultés sont pour une part le résultat d'un accroissement démographique élevé (7,12,15,16,I,II,III) ; mais aussi d'une dégradation accélérée des sols (10,12,15,III) ; en même temps qu'une péjoration climatique-pluviométrie. (7,10,12,15). L'émigration des jeunes (7,15,16) est parfois mise en cause aussi, conséquence d'une déstructuration de l'organisation sociale (7,10,12,15,16) mais également de la scolarisation (7,16) alors que 12 estime que l'insuffisance du nombre d'écoles primaires est en partie responsable de l'absence de toute idée novatrice et moderne..... en matière agricole !!! Enfin, un peu partout la survivance de certaines coutumes apparaît comme un frein puissant au développement (2,4,12,15,II).

Pour contrebalancer ces aspects négatifs, chaque chercheur rappelle les éléments susceptibles d'améliorer la vie paysanne : vitalité, dynamisme des populations (6,7,11,16,II,III), les essais réussis de modernisation par la totalité du groupe (7), ou par une classe sociale aisée (II,III), création de jardins de vergers (4,12,15,II,III,) pratique d'activités secondaires pendant la morte saison, ou recherche de travail en dehors du pays (15,16,II,III).

La lecture de ces bilans fait apparaître une profonde et intime connaissance du monde paysan, de ses problèmes, lesquels se traduisent de plus en plus en un dangereux déséquilibre entre l'accroissement démographique et les ressources offertes par les activités agro-pastorales... Ainsi, les auteurs ont-ils été amenés pour la plupart à se pencher sur ces problèmes et à réfléchir sur les orientations, les modifications capables d'améliorer durablement et à moindre frais la vie paysanne. En fin connaisseur des réalités de leur terroir, ils ne proposent jamais d'"action radicale ou révolutionnaire", mais, par touches successives, soulignent les changements modestes ponctuels capables d'être entrepris par le paysan pour rendre plus efficaces ses techniques agricoles : élargissement de l'éventail des produits cultivés (5,6,7,11,12,15,16,III), association agriculture-élevage (7,12,15), introduction ou perfectionnement de la riziculture (2,4,5,12,I,III), modification du système de commercialisation (10,I). Enfin des projets plus ambitieux et à longs termes, impliquant une nouvelle politique

gouvernementale sont ébauchés : redéploiement des populations vers les marges sous-exploitées du pays (7,12), désenclavement des villages (4, 12,I,II), modification des habitudes (mauvaises !) paysannes, accroissement d'un encadrement rapproché (2,12,15,II).

Pour conclure, il serait intéressant de connaître l'impact de ces travaux sur les orientations de la politique de développement agro-pastorale des Etats africains et malgache (31). Pour ce qui intéresse la Haute-Volta, il apparaissait en 1981 que les responsables du développement et de l'économie, s'étaient beaucoup inspirés (pour l'élaboration des 3° et 4° plans quinquennaux - 1977-82 et 1982-86 -) des diverses études parues sur le milieu rural et tout spécialement celles de l'Atlas des terroirs qu'ils appréciaient en tant que document de synthèse (concis), faisant la liaison entre les milieux naturel et humain...

NOTES ET REFERENCES

- 1 G. Sautter et P. Péliissier, 1964, "*Pour un atlas des terroirs africains : structure-type d'une étude de terroir*". in *l'Homme* pp. 56-72.
- 2 Souligné par nous.
- 3 Pour les 20 travaux analysés dans ces deux communications, il n'y a pas à mon avis, transformation et éclatement, mais bien élargissement des études ; pour certaines des études suivantes, par contre ces deux termes pourraient s'appliquer.
- 4 Les 20 études de terroir parues entre 1967 et 1983 représentent environ 2 000 pages de texte et quelque 120 cartes h.t.
- 5 C'est le grand retard survenu dans la publication de ses premières enquêtes réalisées en 1967-68 qui a permis à l'auteur de compléter et d'enrichir très utilement sa première étude.
- 6 On peut compter parfois jusqu'à 8 produits différents sur des surfaces très réduites - quelques ares - des champs de cases.
- 7 Cette hétérogénéité des représentations cartographiques pour les produits cultivés, provient de la technique du relevé adoptée par le chercheur. Les uns ont simplifié le problème de l'association végétale en ne relevant que la culture dominante (Tiogo, - champ de brousse - , Sob); d'autres ont voulu représenter avec précision

les différents produits de cette association. Dans ce cas, la mise au point d'une maquette par points différenciés devenait indispensable. Or, au moment de la réalisation du document définitif, l'atelier devait opter pour l'un des deux types de représentation : carte par points (très lisible en utilisant plusieurs couleurs, mais très onéreuse !), ou carte par plage de couleurs, pour la culture principale et trames pour les produits secondaires. Cette dernière solution adoptée... pour son coût plus modeste rendait la lecture du document plus difficile lorsque l'association culturelle dépassait 3 produits.

- 8 L'exemple de la représentation du maïs est significative :
 Yobri = plage noire,
 Tiogo = tire-té de couleur orange,
 Pina = lignes verticales couleur verte,
 Diépla = plage ou bandes verticales jaune,
 Zaongho = plage marron,
 Boua = points orange... d'autres exemples pourraient être proposés.
- 9 Ainsi, les 14 cartes h.t. sur les itinéraires suivis par les troupeaux des pasteurs nigériens, au cours des 12 mois de l'année apparaît comme l'élément central du chapitre consacré à la transhumance. La somme des terrains de parcours utilisés par le troupeau délimite l'emprise d'un terroir pastoral que l'on peut assimiler au terroir du paysan.
- 10 Les auteurs oublient trop souvent de faire appel à la carte dans leur texte.
- 11 Une "enquête" que j'avais faite entre 1970 et 1975 auprès d'une vingtaine de chercheurs, professeurs de disciplines diverses, m'avait appris que 9 sur 10 d'entre eux "après avoir consulté la première carte h.t. n'avait pas eu le courage " ou "n'avait eu nul besoin par la suite d'examiner les autres", ou encore, "ne leur avait jeté qu'un coup d'oeil rapide..."
- 12 L'étude sur les Illabakan (10) consacre 15 p. au climat et milieu physique,
 celle sur Diépla (12) consacre 45 p. au milieu physique et 8 au climat ; ce chapitre propose de nombreuses analyses chimiques des sols, coupes, histogrammes sur les irrégularités pluviométriques,

- carte régionale des potentialités agricoles. Celle sur Ambohimambola (II) consacre une vingtaine de pages sur le milieu naturel avec de nombreux croquis coupes, diagrammes et une carte h.t. sur la morphologie.
- 13 Citons par exemple, dans Ambohimambola (II) une quinzaine de pages (avec figures et carte hors-texte sur les sites anciens de l'habitat) consacrées à l'histoire de l'implantation des populations.
 - 14 Ces nouvelles hiérarchies se sont créées à la faveur de mouvements migratoires vers les terres neuves.
 - 15 En effet, les données sur les surfaces cultivées par produit, ne font généralement état que de la culture dominante ; la (ou les) cultures secondaires sont escamotées et n'apparaissent pas dans les classements par surface ou par tonnage des produits ; exemple : le haricot toujours associé à une autre culture . Dans Diépla, on a essayé de combler cette lacune en calculant à partir des cartes de relevés par points le pourcentage représentatif de la place occupée effectivement par chaque culture.
 - 16 Cette pratique a été récemment abandonnée sous la pression de l'accroissement démographique et du manque de terres libres proches du village.
 - 17 Les premières enquêtes faites jusqu'en 1966-68, signalent encore cette pratique mais elle apparaît déjà comme une manifestation de prestige - son coût est élevé - réservée aux paysans aisés.
 - 18 A Madagascar, le Fokon'olona, avec tout ce qu'il proposait de liens étroits de solidarité entre gens de même patriclan "existe mais n'agit plus" (Ambohimambola, p. 50).
 - 19 Respectivement *I* = caféier, girofler ;
 15 = manguiers
 7 = *Acacia albida*
 10 = arbuste du Sahel de la famille des acacias.
 - 20 Par le système des prêts gratuits, une "certaine égalité" foncière peut régner entre exploitations africaines ; mais à Madagascar, ces prêts sont assujettis des "redevances en travail" qui font de l'emprunteur un client du propriétaire plus aisé.

sont donnés comme objectifs essentiels le cadrage précis de leur étude sur les points essentiels du plan-type et la description détaillée du fonctionnement de la société étudiée, laquelle parvient, bon an, mal an, à pourvoir à ses besoins essentiels.

- 31 Ce serait un sujet fort intéressant à aborder qui engloberait non seulement les études de terroirs mais aussi les travaux parus sous la signature de sociologues, ethnologue, économiste, historien...

LES ETUDES DE TERROIR EN AFRIQUE FORESTIERE ET LES NOUVELLES ORIENTATIONS

Cette seconde partie est consacrée aux huit études de terroir réalisées en milieu forestier, ou mixte forêt-savane, africain.

Les remarques qui viennent d'être faites à propos des autres terroirs de la collection pourraient être reprises ici. Il a semblé plus utile de centrer la réflexion sur les orientations nouvelles que nous fait découvrir l'examen de ces monographies.

Cinq études sur huit ont été réalisées entre 1963 et 1965, une autre en 1960-1970, par de jeunes chercheurs dont c'était le premier, ou l'un des premiers contacts avec le terrain :

- Zengoaga et Mom au Cameroun,
- Bettié et Akiékrou en Côte d'Ivoire
- La Terre Enkou au Congo
- Agbétiko au Togo.

Les deux dernières, dues à des chercheurs confirmés, ont été réalisées entre 1971 et 1973, et ont été complétées l'une comme l'autre par un retour sur le terrain quelques années plus tard :

- Aghien et Bodiba en Côte d'Ivoire

Or, si les six premières études suivent assez fidèlement le modèle proposé, les deux dernières, en revanche innovent, relèvent d'une problématique différente.

L'analyse du contenu, résumée dans le tableau ci-après, (pourcentage des pages consacrées aux principaux sujets traités), permet de préciser les comparaisons.

LES ETUDES "CLASSIQUES"

Les six premières études citées s'inspirent donc directement de l'article qui est à l'origine de la collection. Toutes reposent sur l'examen du parcellaire du terroir, mais trois seulement d'entre elles, - Zengoaga, Mom et Bettié - ont fait l'objet d'un relevé complet. Enkou et Agbétiko n'ont été cartographiés que partiellement du fait de leur taille, de même qu'Akiékrou, monographie réalisée dans le sillage de celle de Bettié, par le même chercheur, à des fins comparatives.

Le tableau fait apparaître une relative homogénéité, mais avec des différences significatives, dues sans doute pour une part à la personnalité du chercheur, mais surtout à la spécificité de son terroir.

Région - Milieu naturel - Milieu humain.

Comme pour les terroirs de savane examinés plus haut, toutes ces études débutent par quelques pages sur la région dans laquelle s'intègre le village, suivies d'une analyse des milieux naturel et humain du terroir. A Enkou, et pour une part à Agbétiko, cette analyse a été conduite au niveau de la région.

Sur le plan humain, l'accent est mis, suivant le cas, sur l'histoire et sur la société, (Zengoaga, Mom, Bettié, Akiékrou) ou sur la démographie (Enkou, Agbétiko).

Dans l'ensemble, il ne s'agit que de chapitres introductifs, sauf à Agbétiko où le chercheur consacre un long développement au recensement de son village.

Habitat

Tous les auteurs étudient rapidement l'habitat. A Zengoaga et à Enkou, cet examen prend plus d'ampleur. Il s'agit dans les deux cas d'un habitat par hameaux. L'étude de ce dispositif, qui permet "de pénétrer dans le domaine de l'organisation sociale à l'échelle du village et de la terre et de mieux saisir les rapports qui existent entre eux et les institutions foncières, entre les habitants et le sol" (La Terre Enkou, p. 35), est apparue aux deux chercheurs comme un préalable important.

Système agricole

L'examen du système agricole à partir du commentaire de la (ou des) carte des cultures occupe toujours une place importante. Sauf à Agbétiko, plus du quart, ou même plus du tiers de l'ouvrage y sont consacrés.

Le dispositif des cultures sur le terroir, les rapports de superficie suivant la plante cultivée, les jachères, les techniques, le calendrier agricole, puis l'intégration de tous ces éléments dans un système, sa cohérence, sa dynamique, notamment l'évolution des plantations arbustives, constituent l'aspect essentiel de la recherche.

Travail et rapports sociaux

L'étude de la répartition du travail entre individus ou groupes sociaux est généralement intégrée à celle du système agricole. Deux monographies s'y attachent plus particulièrement. D'une part à Bettié, où les divers contrats de salariat ou de métayage sont précisés. D'autre part, dans un contexte beaucoup plus traditionnel, à Enkou, où dans un chapitre intitulé "Les forces de production", sont approfondis les rôles respectifs de la femme et de l'homme, de façon à mettre en relief une des failles du système, la carence masculine.

Le système foncier

Très inégale est l'ampleur donnée à l'étude du système foncier : accession à la propriété ou à l'usage de la terre. Assez développée à Mom et à Agbétiko, les deux terroirs où les densités sont le plus fortes, plus succinctement à Bettié et à Enkou, elle est à peine évoquée à Zengoaga, où les réserves de terre sont abondantes et où la société est homogène (pas d'allochtones).

Différenciation entre exploitations agricoles

Le relevé du parcellaire villageois, quand il est total, permet de calculer la surface de chaque exploitation, et pour chacune d'elles, les rapports des diverses cultures pratiquées. Il est alors possible de les comparer et d'interpréter leurs différences.

Une seule étude sur les six, Mom, consacre quelques pages à cet aspect, s'efforçant d'établir des corrélations. Les autres se contentent de calculer des moyennes pour l'ensemble du village, ou au niveau de quelques hameaux (Enkou).

Il paraît dommage que ce point n'ait pas suscité l'intérêt des chercheurs, et on peut voir là une sous-utilisation regrettable de la documentation recueillie. A Bettié en particulier, où le chercheur nous apprend, par l'étude annexe des revenus, que les différenciations entre planteurs sont considérables.

Bilan

Plusieurs études se terminent sur un bilan, une réflexion sur l'efficacité du système agraire, à partir des résultats constatés. Ce bilan est particulièrement approfondi à Zengoaga où, malgré des atouts certains : abondance de la terre, milieu physique se prêtant à une grande

diversité culturelle, l'auteur constate "une faiblesse générale du système agricole". Aussi a-t-il été conduit à préciser les insuffisances, par des enquêtes alimentaires et de budget, et à les expliquer, notamment par une étude sur l'emploi du temps. A Akiékrou, où l'étude était centrée sur les migrants qui composent la quasi-totalité du village, c'est la condition de vie du migrant, ses rapports avec son pays d'origine, qui font office de bilan.

Ce rapide inventaire montre que le chercheur tout en s'inspirant du plan proposé, l'a toujours adapté en fonction de la situation, des problèmes propres à son terroir. La diversité apparaît surtout dans la deuxième partie de l'étude, à partir du commentaire de la carte foncière.

L'INFLECHISSEMENT DU MODELE : LES MONOGRAPHIES D'AGHIEN ET DE BODIBA

Les deux plus récentes études de terroir en milieu forestier innovent par rapport aux autres. L'intérêt n'est plus focalisé sur le terroir et sur ses habitants, mais sur un problème que l'examen du terroir va permettre d'étudier, et qui constitue le fil conducteur de la recherche.

A Aghien, il s'agit des "problèmes que pose le développement, par le moyen du palmier à huile, d'un secteur de la frange lagunaire de la Basse-Côte d'Ivoire" (p. 5).

A Bodiba, l'objet de la recherche est "l'efficace d'un système sur un lieu, ce lieu étant le terroir d'un village, et le contenu du système étant les rapports sociaux par lesquels se produit et se reproduit l'économie de plantation" (p. 6).

Aghien

A Aghien, l'auteur cherche à préciser une stratégie d'acteurs : d'un côté la SODEPALM, de l'autre les villageois, dont certains ont choisi de devenir "planteurs" de palmiers.

La première partie de l'étude, qui se situe dans un cadre beaucoup plus vaste que le terroir, n'est donc pas, comme dans les travaux examinés plus haut, un préalable introductif, mais entre directement dans le vif du sujet.

L'auteur y étudie d'abord la SODEPALM et son espace (le sud de la

Côte d'Ivoire), son histoire, sa politique vis à vis du planteur, ses résultats. La recherche est ensuite conduite au niveau d'une petite région, la presqu'île d'Eloka, dont les 214 "planteurs villageois" ont fait l'objet d'une enquête statistique. Cette enquête fait apparaître les différenciations à l'intérieur de cette catégorie d'acteurs : planteurs villageois véritables, semi-urbains, ou urbains, gros ou petits planteurs, etc. Elle permet de poser, et de commencer à traiter les principaux problèmes : rapports palmeraie/autres cultures, question foncière, rendements, rentabilité de la plantation, influence de la ville toute proche d'Abidjan.

L'examen du terroir d'Aghien et de ses six planteurs de palmiers, qui est alors abordé, se présente comme une "étude de cas" destinée, en passant du quantitatif au qualitatif, à vérifier, compléter, enrichir, affiner, les informations apportées par l'enquête sur le secteur d'Eloka.

On trouve pour Aghien un jeu de cartes analogue et les mêmes points traités que pour les études classiques. C'est la totalité de la communauté villageoise et de son espace qui est prise en compte. Mais le rôle du palmier, la comparaison entre planteurs et non planteurs, sont au centre des différents points étudiés.

Bodiba

La monographie de Bodiba, due à une équipe composée d'un sociologue et d'un géographe, s'écarte encore plus nettement du modèle proposé.

Le propos des auteurs est de "décrire et d'interpréter le terroir de Bodiba comme lieu d'expression du système local d'économie de plantation" (cacao et café) considérées du point de vue économique et social.

Elle se désintéresse du milieu physique, du vivrier, et des techniques culturelles, y compris de celles qui concernent les plantations, "déjà abondamment décrites" (p. 73).

Mais un chapitre entier est consacré à l'histoire de l'économie de plantation au niveau du village. Sur les dix cartes représentant le terroir de Bodiba, huit montrent les étapes successives des défrichements pour les cultures arbustives, de 1939 à 1976.

Les différenciations entre exploitations agricoles et entre groupes sociaux : autochtones/allochtones, ceux-ci se divisant en groupes nette-

ment différenciés (Dioula, Mossi, Baoulé, Tagouana), sont largement traitées : recherche des facteurs de différenciations par analyse factorielle, examen de la dynamique des exploitations autochtones et allochtones.

Deux autres questions font l'objet d'un examen approfondi : celle de la main d'oeuvre et des diverses formes de salariat, et celle du statut foncier. Il s'agit là, pour le centre-ouest ivoirien, des deux problèmes essentiels du système, du fait de la raréfaction de la main d'oeuvre et de l'état de saturation foncière, liés au rapide développement des plantations.

Ces différents points sont examinés dans le contexte non seulement régional, mais national et international. La politique du colonisateur puis de l'Etat ivoirien, les mesures prises par le gouvernement voltaïque pour "monnayer" sa main d'oeuvre, le rôle de la bourgeoisie urbaine, les prix d'achat des productions, tous ces éléments qui se répercutent au niveau du planteur villageois sont pris en compte.

Ces deux exemples montrent que des analyses précises conduites au niveau du terroir sont tout à fait efficaces pour contribuer à éclairer un problème d'ordre général.

CONCLUSION : Le terroir, méthode pour connaître un milieu paysan, ou méthode pour examiner un problème ?

Les monographies d'Aghien et de Bodiba échappent aux reproches souvent faits à la collection "terroirs" : absence de théorie, passage difficile du terroir à la région. Ces deux études constituent-elles un nouveau modèle, une méthode plus élaborée de connaissance, le premier modèle devant être réservé à de jeunes chercheurs ayant à faire leurs classes ?

A notre avis, il s'agit de deux types de recherche nettement distincts, relevant du clivage entre "le particulier et le général" qu'analyse G. SAUTTER dans un article paru en 1975*. D'un côté, on s'attache à une "situation géographique" comme à un "objet méritant en soi

* G.SAUTTER. *Quelques réflexions sur la géographie en 1975*. Revue *Internationale des Sciences Sociales*, 1975, XXIV n°2.

l'étude". "La démarche est essentiellement inductive et comparative": on part des faits concrets pour découvrir des mécanismes et en tirer une explication synthétique. De l'autre, on part d'une théorie (privilégier un problème comme thème de sa recherche est partir de sa propre "façon de voir"), et on "assigne aux situations moins une valeur en soi qu'un rôle d'objets expérimentaux utilisés pour tester, perfectionner des lois de structure et d'évolution".

Les deux recherches sont également valables. L'une et l'autre présentent des dangers. Dans le premier cas, on risque, à force d'observer des détails au ras du sol et de s'attacher à découvrir des nuances, de "s'engluer dans le réel". Sans doute certaines monographies du premier type pèchent dans ce sens. Notons cependant que l'interrogation commune à toutes, le rôle de la densité dans la mise en place et l'évolution du système agraire, est bien un problème de géographie générale.

Dans le second cas, le risque est celui de la place que tiennent la subjectivité du chercheur et/ou la mode intellectuelle. L'idéologie du développement (considéré toujours exclusivement sous l'angle technico-économique) et les rapports dominants/dominés constituent bien des idées-forces de l'époque actuelle. Dans certaines études sur ces thèmes, "l'univers rural d'Afrique est sommé d'obéir à des schémas qu'on serait tenté de dire préfabriqués", nous dit G. SAUTTER dans sa préface d'Aghien. L'auteur d'Aghien a su éviter cet écueil.

En définitive, la présence, dans une même collection, des deux types d'études, nous paraît être une bonne chose. Elle pourra peut-être aider les chercheurs à éviter de tomber dans les pièges qui leur sont propres, et à s'attacher à faire le lien entre le particulier et le général, sans occulter le premier ni oublier le second.